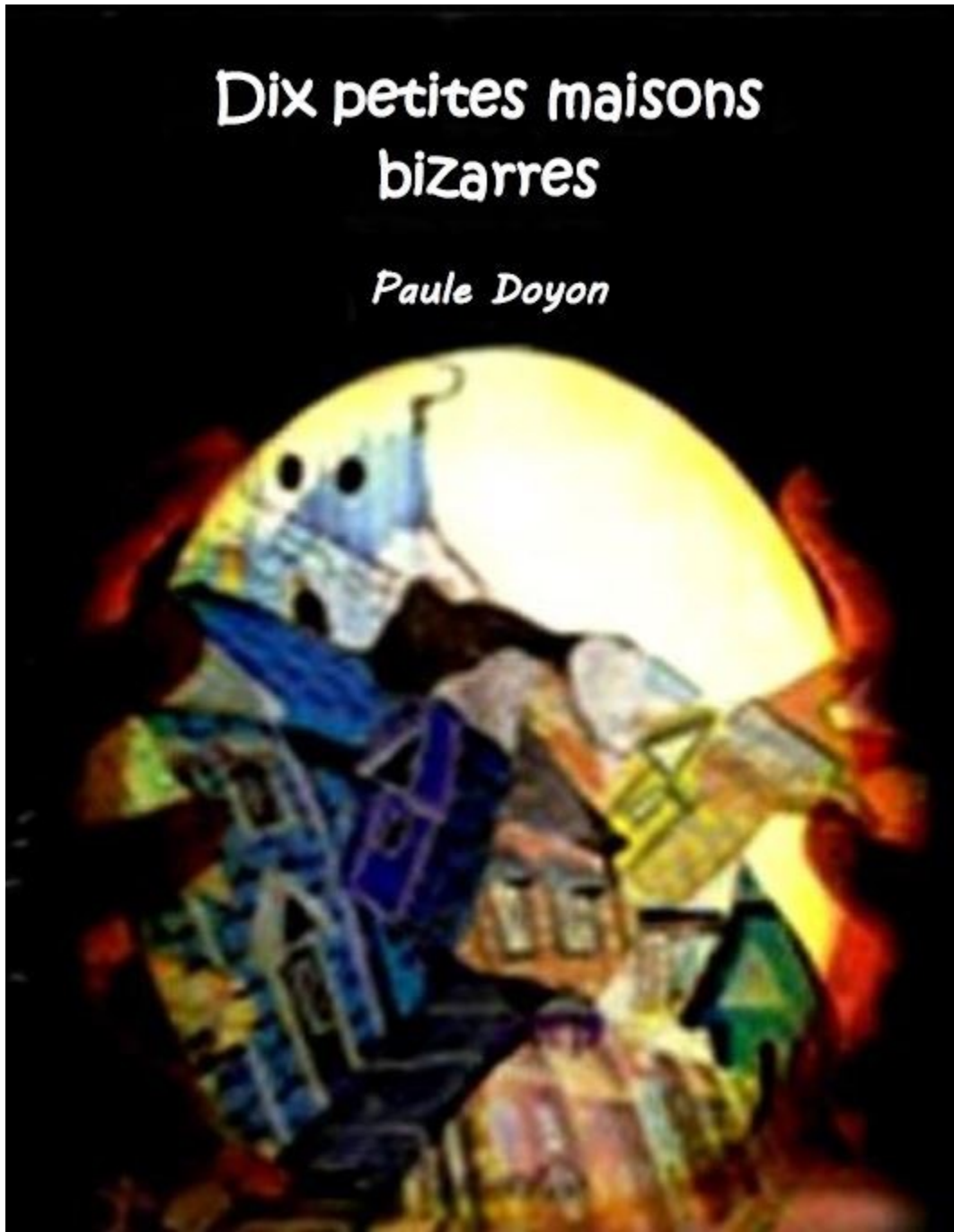


Dix petites maisons bizarres

Paule Doyon



Paule Doyon

Dix petites maisons bizarres

Jacques et l'étrange

Chaque fois que Jacques Hérault passait devant cette maison en pierre, il la trouvait bizarre. Elle était assez vaste pour être habitée par une vingtaine de personnes et il n'apercevait jamais âme qui vive aux alentours. Pourtant, elle paraissait habitée. Des rideaux de dentelle à chacune des fenêtres et ses pelouses bien entretenues laissaient supposer la présence de propriétaires soigneux... bien que peu *sorteux*. Car Jacques y avait fait le guet assez de fois pour constater que jamais personne n'y entrait ni n'en sortait. Il avait eu beau s'informer ici et là, si on connaissait le ou les propriétaires de cette étrange maison, personne ne semblait le savoir ni même s'en soucier. Personne dans toute la ville. Pourquoi cette maison n'intriguait-elle que lui? Il venait d'avoir quinze ans quand il résolut de percer ce mystère. Il découvrirait ce secret avant de devenir aussi vieux et aussi indifférent que le reste des habitants de sa ville.

Deux tourelles surmontaient le toit de cette curieuse maison. Ce qui lui donnait l'allure d'un mystérieux château médiéval. Jacques avait remarqué que les fenêtres de ces deux tours s'éclairaient chaque soir. Donc, cette maison était habitée. Mais par qui? Comment éclaircir ce mystère?

Comme tous les adolescents, Jacques fut amené un jour à vendre des tablettes de chocolat de porte en porte. Aussi, décida-t-il de profiter de cette opportunité pour s'introduire dans la maison en pierre et y offrir ses chocolats pour... mais il oublia son boniment dès qu'il eut posé le doigt sur la sonnette d'entrée de l'étrange demeure, car il se retrouva aussitôt sur le trottoir en se demandant si on lui avait seulement ouvert la porte. Il ne se rappelait rien. Il regarda dans son sac. Il y avait deux dollars de plus... et une tablette de chocolat en moins. Et pas un seul petit souvenir de la transaction dans sa tête. Le mystère de cette maison, loin d'être éclairci, s'était encore épaissi. Il rentra chez lui songeur. À sa curiosité s'ajoutait maintenant une sorte d'angoisse. Cette nuit-là son sommeil fut rempli de cauchemars.

Pourtant le lendemain Jacques était de nouveau prêt à recommencer l'aventure. Cette fois, il se présenterait déguisé en camelot à la recherche d'abonnés pour le journal régional. Si les mystérieux habitants de la maison l'encourageaient — comme pour les chocolats —, ils devraient lui révéler leur nom pour souscrire à l'abonnement. Ce serait toujours ça de gagné si Jacques perdait la mémoire comme la veille en passant le seuil.

Il se présenta le soir. Les fenêtres des deux tours étaient illuminées, preuve qu'il y avait des gens à l'intérieur. Dès qu'il eût sonné, la lumière des tours s'éteignit. Et il commença à entendre résonner des pas. Comme si quelqu'un descendait un escalier de pierre. Il se mit à compter les marches. Il en était rendu à cent lorsqu'il prit la poudre d'escampette. Cette maison n'était visiblement jamais assez haute pour enfermer un aussi long escalier. Il rentra si précipitamment chez lui que sa mère lui demanda s'il lui était arrivé un accident, tant il paraissait épouvanté. Jacques monta dans sa chambre sans rien lui expliquer. Il craignait qu'elle lui reproche l'impertinence de sa curiosité. De plus, il était

assez vieux, croyait-il, pour commencer à avoir ses secrets. Si les gens de cette ville pouvaient vivre sans jamais se poser de questions au sujet de cette étrange maison, lui, malgré sa peur, éprouvait de plus en plus l'urgence de découvrir le mystère qu'elle renfermait. C'était devenu une obsession. Encore une fois Jacques dort mal. Il fit des rêves, qu'il hésitait à qualifier de rêves, tant tous lui semblaient réels. Si réels que le lendemain matin il s'éveilla à l'heure des camelots. Il trouva devant sa porte un journal, accompagné d'une note qui l'exhortait de le livrer à l'adresse de la mystérieuse maison. Il n'avait pas découvert le nom des propriétaires, mais se verrait maintenant forcé de se lever à cinq heures chaque matin. Voilà où le menait sa curiosité. Mais ce nouvel incident l'augmentait encore. Plus que jamais il était décidé d'élucider le mystère de cette maison.

Le premier jour où Jacques livra le journal, il remarqua une bouteille de lait près de la porte. Il n'était donc pas le seul à communiquer, si on peut dire, avec les mystérieux propriétaires de cette étrange demeure. Il décida d'arriver plus tôt le lendemain matin, afin d'apercevoir le laitier et l'interroger. Peut-être en savait-il plus long que lui sur les habitants de cette maison. Mais il eût beau se lever de plus en plus tôt les jours suivants, le lait était toujours déjà livré à son arrivée. Et il y en avait une bouteille supplémentaire d'un matin à l'autre. Jacques en était rendu à compter dix bouteilles de lait, quand il perdit l'espoir de jamais croiser le laitier. Ce dernier était aussi mystérieux que les propriétaires de la maison. Puis, Jacques s'aperçut qu'il était lui-même un bien étrange camelot de livrer un journal... qui ne comportait que des pages blanches! Il s'était levé en retard ce matin-là et il faisait jour au moment où il livrait le journal. Il s'apercevait pour la première fois de cette anomalie. Pourtant, vu à la lumière du portique de sa maison le journal paraissait toujours imprimé. L'idée lui vint aussitôt de vérifier le contenu des bouteilles de lait qui étaient maintenant au nombre de vingt. Son intuition se révéla juste. Il avait beau les retourner dans tous les sens aucune goutte de lait n'en sortait. Vraiment le mystère de cette maison dépassait son entendement.

Jacques continua pourtant fidèlement à livrer le journal blanc chaque matin. Il en était rendu au vingt-cinquième matin et finissait de compter vingt-cinq bouteilles de lait, quand il pensa à essayer de découvrir qui déposait sur son propre perron cet étrange journal, qui s'effaçait dès qu'il le livrait à l'autre maison. Encore une fois, il eut beau surveiller toute la nuit, il n'aperçut personne. Et au matin le journal était là sur sa galerie attendant qu'il le livre.

Mais la fin du mois approchait et il commençait à entrevoir un espoir de percer ce mystère. Il devrait se présenter pour la collecte. On lui devait quatre semaines. Il était grand temps qu'il réclame son dû. Peut-être que les habitants de la maison lui dévoileraient enfin la raison de leur réclusion, et de cette farce énorme montée sans doute pour rebuter son impertinente curiosité. Il était décidé : le lendemain, il allait sonner.

Pourtant le lendemain matin, arrivé devant la porte de la mystérieuse demeure, il hésita. D'abord à cause de l'heure matinale. Puis aussi, à cause de ce qui s'était produit à chaque fois qu'il avait sonné à cette porte. Enfin, il se décida. Il sonna longuement à plusieurs

reprises. Un silence total recouvrait la maison. Il revint le midi. Même silence. Chaque jour de la semaine suivante, il retourna sonner sans succès pour recevoir la somme due. Découragé et affolé d'avoir à payer lui-même tous les journaux livrés, il se rendit au bureau du journal et expliqua qu'il ne réussissait pas à rejoindre les propriétaires pour se faire payer son dû.

La secrétaire parcourut du bout de son crayon la liste des noms des camelots du journal et lui déclara qu'il n'y avait pas de Jacques Hérault inscrit sur cette liste. Par conséquent, il ne leur devait rien. Mais Jacques insista. Il était honnête. Il dit qu'il avait livré pendant trente jours un journal à l'adresse mentionnée sur la note qui accompagnait sa première livraison. Et il tendit la note à la secrétaire. Elle alla vérifier l'adresse et revint. Leur journal avait eu déjà un abonné à cette adresse, fit-elle, mais il était décédé depuis des années. Il n'y avait personne à cette adresse, selon elle du moins, aucun numéro de téléphone n'y correspondant.

Jacques quitta le journal déconcerté. Avait-il rêvé? Une curieuse angoisse l'envahissait... la secrétaire avait dit que le propriétaire était décédé? Il se rappela... mais il s'efforça de ne pas y penser, que la grande maison en pierre était située juste à côté du cimetière...

À partir de ce jour, Jacques ne chercha plus jamais à découvrir qui habitait l'inquiétante maison. Et si on lui demandait, il paraissait aussi peu renseigné et soucieux de l'être que les autres citoyens de sa ville.

Meurtres au coin de la rue

C'était une drôle de famille qui habitait au coin de la rue. Dans cette petite maison blanchie à la chaux vivaient un homme et une femme d'âge moyen. Parfois, derrière la clôture de bois pourri, sur la galerie, qui pendait lamentablement par-devant, on apercevait aussi une vieille petite grand-mère au regard perdu. Elle ne restait jamais longtemps dehors. On entendait vite les blasphèmes de l'homme et de la femme qui l'enjoignaient de rentrer. Et la vieille disparaissait par le trou sombre de la porte d'où montait aussitôt le ronron d'une machine à coudre.

Les enfants de la rue n'approchaient jamais près de cette maison le jour. Ils avaient peur de l'homme qu'ils voyaient souvent nettoyer un fusil dans sa cour. Personne ne savait d'où venaient ces gens qui s'étaient installés dans cette maison après que le premier propriétaire y avait été trouvé mort. C'était sans doute ses héritiers, s'étaient dit les voisins peu intéressés à se lier avec des gens à l'allure aussi louche.

Comme dans toutes les rues où il y a beaucoup d'enfants. Il s'était formé dans le quartier deux gangs. L'une de ces gangs avait pour chef une fille du nom de Clothilde. Clothilde avait déjà à 12 ans l'étoffe d'une héroïne. Elle ne ressentait aucun complexe devant le chef de la gang adverse, même s'il était gros et s'appelait Napoléon. Clothilde adorait les confrontations avec la bande de Napoléon. Cela finissait toujours par des guerres mémorables à l'aide de balles de neige en hiver et de pommes de pin en été.

Clothilde incarnait la bravoure pour les quatre garçons et les trois filles de sa bande. Napoléon la craignait comme la peste et évitait de la provoquer. Il craignait d'ajouter un jalon de plus à la réputation de Clothilde, qui lui avait fait perdre plusieurs batailles.

La seule chose sur laquelle lui et Clothilde s'entendaient, c'était sur leur sentiment à l'égard de la famille qui habitait la maison du coin de la rue. Tous les deux étaient convaincus d'avoir affaire à une famille d'assassins. Il suffisait, selon eux, de scruter le regard fuyant de l'homme pour y lire tous les crimes qui essayaient de s'y cacher. Et d'observer la femme, remplir chaque jour sa corde à linge de pantoufles poilues, pour élucider le mystère de la disparition, depuis leur arrivée dans cette maison, de nombreux chats du quartier.

Il fallait avoir l'âme bien noire, pensaient nos deux chefs de gangs, inquiets, pour tenir un tel commerce. Car Napoléon possédait un chien d'un assez beau poil et Clothilde, qui ne jurait que par les chats en avait déjà introduit deux chez elle. Un troisième attendait à l'extérieur qu'elle transforme à son égard l'opinion de ses parents.

Parfois dans l'histoire du monde, pour une cause commune, deux peuples ennemis ont pu oublier pendant un temps leurs querelles irréductibles. Il en fut de même entre Napoléon et Clothilde. Les quatre garçons et les trois filles de la bande de Clothilde se réunirent donc un soir avec les cinq garçons et les deux filles de la bande de Napoléon. Ils décidèrent d'une trêve afin de consacrer toute l'énergie, utilisée d'ordinaire pour leurs querelles, à une cause humanitaire. La première étape consisterait à vérifier si leurs soupçons étaient

fondés. S'ils l'étaient, il ne resterait plus qu'à exécuter le plan projeté. Clothilde et Napoléon iraient ensemble la nuit même surveiller les alentours de la maison suspecte. Pendant ce temps les membres des deux gangs rassembleraient ce qu'il fallait pour la poursuite du plan,- si les observations des chefs confirmaient leurs soupçons

Dès que la noirceur arriva Napoléon enferma prudemment sa petite chienne, Joséphine, dans sa niche. Il rejoignit ensuite Clothilde, qui avait confiné ses deux chats dans la maison et recommandé au vagabond du dehors d'éviter de la suivre. Les deux chefs se faulfilèrent par une brèche de la clôture jusqu'à la maison et s'installèrent sous une fenêtre, dont le store à demi fermé laissait filtrer une bande de lumière. Le spectacle qu'ils virent était horrifant.

Clothilde ravala sa salive et se pinça le bras pour ne pas s'évanouir. Napoléon glissa un moment hors de la réalité. Quand il reprit contact avec la situation, il serra fortement la main de Clothilde dans la sienne. Geste qu'ils avaient toujours évité,- même en scellant leur entente provisoire. La table de la cuisine était couverte d'un amas de peaux de chats. L'homme en coupait rapidement les queues à l'aide d'une hachette. Tandis que sa femme enfouissait dans un sac à poubelles les têtes ensanglantées. Il y avait du sang partout sur les journaux étalés autour de la table.

Sur des tablettes au mur s'étagaient des pantoufles de toutes les grandeurs, blanches, noires, jaunes, grises, tigrées, tachées. Répugnante vision que ces touffes molles de poil qui, hier grimpaient aux arbres, arpentaient les clôtures, se roulaient dans les herbes et chantaient leurs déchirantes chansons d'amour à d'autres chats. D'autres chats, qui se retrouveraient eux aussi sur cette table pour y être transformés en pantoufles et expédiés dans des magasins sous l'étiquette fallacieuse de "*made in china*".

Heureusement, c'était terminé. Clothilde et Napoléon allaient mettre fin à ce trafic dégoûtant. À cette machination infernale. Il leur suffisait de mettre en marche le plan prévu. Ils se retirèrent discrètement. Ils emportaient dans leur tête l'exécration et la retransmirent intégralement aux membres des deux gangs. Ce qui balaya les dernières poussières d'hésitations de chacun. Tous étaient prêts à collaborer. Encore quelques jours et tout serait réglé. Ils allaient mettre fin à ces meurtres en série.

Le plan s'avéra très ingénieux. Clothilde obtint la collaboration de son chat extérieur qui, sans comprendre ce qu'on lui demandait, n'en fit pas moins ce qu'on voulait. Pour se faire, on allia à toutes les puces féroces que ses poils abritaient, toutes les puces, encore plus féroces, que les membres des deux clans avaient recueillies dans les sables près du nouveau complexe d'habitations. Il suffit ensuite à Napoléon et Clothilde d'exposer ce chat - qui ignore toujours le danger encouru - aux vues des assassins qui ne tardèrent pas à tomber dans le piège.

Comme prévu, ils n'eurent pas le temps de commettre un meurtre de plus. Dès qu'ils touchèrent le chat complice, les puces sautèrent sur eux. Comme si elles saisissaient toute l'horreur des crimes accomplis et souhaitaient venger tous les chats que ces meurtriers avaient massacrés. Elles piquaient, mordaient, dévoraient les assassins. Elles n'épargnèrent même pas la vieille grand-mère, qui n'avait pas participé directement aux

meurtres des chats, mais avait, avec sa machine à coudre, transformé leurs restes en pantoufles. Ces monstrueuses petites pantoufles, qu'envahirent ensuite les puces, afin de les rendre invendables et de ruiner à jamais le commerce infâme des habitants de la maison du coin de la rue.

Après cette aventure il n'y eut plus qu'un clan dans la rue, et jamais plus de querelles. Napoléon tenait fièrement la main de Clothilde quand ils passaient, suivis de la bande, devant la maison du coin de la rue - " fermée pour cause d'insalubrité ".

Le chat extérieur de Clothilde, malgré son exploit, n'avait pas encore réussi à devenir un chat intérieur. Mais cela viendrait. Il était patient. Il n'y avait qu'à le voir étendu avec sa belle assurance sur le perron de bois de la maison de Clothilde chaque jour un peu plus près de la porte...

La maison du petit chien noir

C'était un petit chien du genre boxer. Il portait un bizarre collier métallique bleu. Son poil était noir et ras. Tôt le matin les promeneurs l'apercevaient devant la maison de sa maîtresse. Il semblait attendre patiemment qu'elle lui ouvre la porte. Avait-il passé la nuit dehors? Les enfants qui passaient par cette rue pour se rendre à l'école le caressaient un moment. Certains lui offraient le muffin - qu'ils détestaient - de leur collation. Mais le petit chien noir n'était pas plus intéressé par les muffins que par les bouts de saucissons que d'autres enfants lui offraient. Même pas par l'os que l'un d'eux, un jour, lui avait apporté. Un bien drôle de chien! se disaient les enfants.

La maison du petit chien noir était carrée. Une maison ordinaire à deux étages. À première vue, elle n'avait rien d'étrange. Les automobilistes qui empruntaient cette rue beaucoup plus souvent que les rues avoisinantes, pour on ne savait quelle raison obscure, la remarquaient à peine. Seuls les voisins la trouvaient mystérieuse. Ce n'était pas tant la maison elle-même qui intriguait, qu'une minuscule fenêtre à l'étage, qui s'illuminait chaque soir à heure fixe et demeurait éclairée toute la nuit.

Cette maison était habitée par une femme seule qui paraissait avoir une soixantaine d'années. On la voyait, en été, assise sur sa galerie, le petit chien noir à ses côtés. Elle ne sortait jamais, ni ne faisait faire une marche à son chien. Mais bizarrement le petit chien noir faisait ses marches tout seul. Il errait alors dans la ville. Les enfants qui le rencontraient loin de chez lui le suivirent d'abord, le croyant égaré, pour se rendre compte qu'il était parfaitement capable de retrouver tout seul le chemin de sa maison. Auraient-ils voulu l'aider qu'ils en auraient été incapables. Car le petit chien noir se laissait toucher seulement quand il était dans sa rue. Impossible de l'attraper quand il errait dans la ville, comme s'il n'avait plus alors reconnu personne.

Tous se demandaient ce qui se passait toute la nuit derrière la petite fenêtre éclairée alors que le reste de la maison était plongée dans le noir. Cette pièce devait être bien petite pour avoir une aussi minuscule fenêtre. Ce ne pouvait donc pas être un salon, ni même une salle de bain. Qui aurait pris son bain pendant toute une nuit? Par plaisanterie les voisins disaient que la maison était habitée par des extraterrestres...

Cette plaisanterie éveilla l'imagination des enfants de la rue qui se mirent aussitôt en frais de découvrir ces extraterrestres, qui venaient habiter la maison du petit chien noir chaque nuit. C'était pour eux un jeu d'abord, mais il arrive que les jeux, quand on s'y adonne avec trop de sérieux, prennent la consistance de la réalité.

D'abord, ils se mirent à courtiser la vieille femme en lui offrant de faire ses commissions. Ils le feraient gratuitement. Très souriante elle les remercia de leur gentillesse : elle ne manquait de rien et son chien non plus.

- Ne vous inquiétez pas pour moi mes enfants... je ne vais pas mourir de faim ni Zéro p.

- Qui est Zéro? se demandèrent-ils... c'était le chien bien sûr! Bien sûr! Le chien avait un nom : Zéro. Enfin ils allaient pouvoir l'appeler par son nom.

Mais quand ils essayèrent le lendemain de le faire venir en criant Zéro, Zéro. Zéro, le chien ne bougea pas d'un poil... même en prononçant Zéro du ton le plus mielleux. Alors l'un d'eux lui cria méchamment qu'il était un chien stupide, qu'il ne comprenait même pas son nom. Le chien le regarda avec un regard si intelligent et dédaigneux que les enfants reculèrent étonnés, convaincus qu'il avait compris l'insulte. Une fois chez leurs parents ils affirmèrent que le petit boxeur noir n'était pas un chien ordinaire, mais un extraterrestre déguisé en chien. Ce qui fit rire leurs parents.

Pour les enfants cette idée donnait encore plus d'intérêt au jeu commencé. Voilà! Zéro était un chien qui venait d'une autre planète. Peut-être même les chiens étaient-ils les êtres les plus intelligents sur cette planète. Pourquoi pas? Ne se promenait-il pas tout seul dans la ville sans un maître qui le tienne en laisse? Aucun chien terrien ne fait ça. Il devait ainsi espionner les humains sans que ceux-ci le soupçonnent. Qui sait si son collier ne servait pas à enregistrer les conversations autour de lui?

Les enfants avaient aussi découvert un autre fait bizarre, aucune crotte de chien autour de sa maison et sa maîtresse ne semblait jamais rien nettoyer. Ce chien paraissait donc n'avoir aucunement besoin de déféquer, il ne le voyait jamais lever la patte contre un poteau, ni sembler avoir faim... Peut-être que les extraterrestres n'avaient pas besoin de manger comme nous, donc leur corps ne fabriquait pas de déchets...

De plus en plus fascinés par ce mystérieux chien, les enfants eurent l'idée de lui enlever son collier pour y rechercher un microphone caché... Cette opération s'avéra impossible. Le chien se mettait à grogner féroce dès qu'on touchait le moindre de son collier. Par contre quand ils n'essayaient pas de lui dérober son collier il se montrait affectueux, tant qu'ils ne l'appelaient pas Zéro. Il les suivait dans leur maison où il demeurait de longues heures à sommeiller, semblait-il. Mais les enfants le soupçonnaient plutôt d'écouter les conversations de leurs parents et d'apprendre ainsi ce qui se passait sur la Terre. La nuit il devait transmettre ces conversations, enregistrées dans son collier à sa planète par quelque moyen électronique de communication caché dans la petite chambre à la fenêtre éclairée...

C'était la raison, selon eux, qui le faisait aller tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. De sorte qu'il eut bientôt visité toutes les maisons de la rue. Étrangement son absence en ces occasions ne semblait pas inquiéter sa maîtresse.

Les enfants avaient noté que dès que la lumière s'allumait le soir à la mystérieuse petite fenêtre, le chien - où qu'il fut - réclamait vivement la porte et s'enfuyait chez - lui... pour communiquer, murmuraient les enfants, tous les renseignements qu'il avait amassés dans la journée.

-Très drôle! disaient les parents... mais il ne faudrait pas que vous croyiez réellement cette histoire que vous inventez. Ce chien est bien un chien, d'ailleurs il vit avec une vraie femme. Même si on ne la connaît pas. On ne connaît pas non plus nos autres voisins. Ce ne

sont quand même pas tous des extraterrestres. Les extraterrestres n'existent pas et leurs chiens non plus!

Mais les enfants demeuraient convaincus que ce chien-là n'était pas un chien ordinaire. D'autant plus qu'un jour, dissimulés sous la fenêtre de la cuisine de la maison du petit chien noir, ils avaient entendu la vieille femme tenir à son animal une conversation que seul un humain aurait pu comprendre.

Elle lui rappelait qu'il s'était installé chez elle bien cavalièrement, qu'elle en avait marre de devoir le servir, d'accepter qu'il se permette d'espionner toutes les maisons du voisinage, qu'il ne se conduisait pas du tout comme un chien en se promenant tout seul à travers la ville, qu'il allait finir par se faire repérer par la SPCA qui allait l'incarcérer et qu'elle ne pourrait pas le tirer de là, puisqu'il n'était pas enregistré comme doivent l'être tous les chiens.

- Je suis une vieille femme, tu dois faire attention **Zérop** d'attirer trop l'attention sur toi...

- Ah ! C'était donc ça! son nom n'était pas Zéro, ils avaient mal compris c'est pourquoi le chien n'obéissait pas. Mais Zérop ce n'était pas un nom de chien...? C'était plutôt un nom d'extraterrestre... Voilà!

À partir de cet instant, les enfants décidèrent d'enlever le chien pour l'examiner de plus près. Ils sauraient bien découvrir s'il s'agissait d'un extraterrestre ou non. Dans la cour de l'un des enfants se trouvait un hangar abandonné. Après plusieurs essais infructueux, ils parvinrent à y attirer le chien et à l'y enfermer. « On verra bien s'il a besoin de manger ou non » se dirent-ils. Quant au collier, il refusait toujours féroce qu'on le lui enlève. Ce qui convainquait davantage les enfants que ce collier avait des propriétés toutes spéciales. Sans doute qu'il lui permettait de communiquer avec ses confrères qui tenteraient de le délivrer. Aussi les enfants s'engagèrent à faire le guet jour et nuit à tour de rôle. L'aventure devenait de plus en plus passionnante

Les enfants remarquèrent que depuis qu'ils avaient séquestré le chien la petite fenêtre de la maison étrange ne s'allumait plus la nuit. Donc c'était une preuve : la petite pièce éclairée était utilisée par Zérop pour communiquer avec sa planète. Zérop n'étant pas là, il ne pouvait pas y avoir de communication.

Tour à tour les parents commencèrent à s'inquiéter. Leurs enfants prétendaient avoir passé la nuit chez un copain et les parents du copain affirmaient ne pas l'avoir vu... Le chien, lui, commençait à se lamenter et à vouloir sortir absolument. L'un des enfants pensa, durant son tour de garde, lui apporter un peu des restes de son repas afin de voir si c'était réellement vrai que Zérop n'avait jamais besoin de manger. Le chien dévora tout et parut en vouloir encore. L'enfant poursuivit l'expérience : il lui offrit de l'eau : le chien but avec avidité.

Les autres enfants se montrèrent déçus. Mais peut-être bien que Zérop avait fait semblant... Pour ne pas être démasqué il s'était forcé à manger et à boire comme un vrai chien. Il avait même rempli le hangar de crottes...habile cet extraterrestre! « il est même

capable de fabriquer des crottes! » dirent les enfants qui ne démordaient pas de leur croyance : ce chien n'était pas un vrai chien!

Les voisins, voyant la vieille femme s'agiter nerveusement autour de sa maison et n'apercevant plus son chien, conclurent qu'elle devait l'avoir perdu. Ils lui proposèrent leur aide pour le retrouver. Ils comprenaient qu'à son âge son chien était plus qu'un simple animal, il était un vrai compagnon.

Elle leur expliqua qu'elle ne pouvait pas appeler la SPCA ne l'ayant pas fait enregistrer. C'était un chien abandonné qu'elle avait recueilli et elle n'avait pas d'argent à dépenser pour ça. D'ailleurs dans le pays d'où elle venait on n'avait pas à enregistrer les chiens ! Elle lui avait acheté un collier pour faire croire qu'il l'était... Elle lui était très attachée. C'était un bon chien. Et si propre qu'il faisait ses besoins dans une litière comme un chat...

Tous les voisins se mirent donc à sa recherche. Ils le retrouvèrent dans le hangar abandonné où il était à demi-mort de faim et de soif. Les enfants dirent à leurs parents qu'ils voulaient seulement prouver que Zérop était un extraterrestre, mais que se sentant découvert le chien s'était transformé en chien ordinaire pour ne pas qu'on découvre qu'il espionnait la Terre...

Les voisins ramenèrent le chien à sa maîtresse et lui racontèrent l'histoire imaginée par les enfants, à cause de la petite fenêtre de sa maison qui demeurait éclairée toute la nuit et qui les avait intrigués.

La vieille femme expliqua que dans la pièce à la petite fenêtre se trouvait son ordinateur. Chaque nuit elle communiquait par Internet avec ses enfants et petits-enfants qui vivaient tous en Europe. À cause du décalage horaire, elle pouvait les rejoindre seulement la nuit.

- Vous savez comme le temps passe vite avec cet instrument, leur dit-elle. Elle dormait plutôt le jour... C'était bien rassurant pour ses enfants de pouvoir communiquer avec elle qui vivait si loin d'eux, seule avec son chien. Mais ces dernières nuits elle n'était pas retournée à son ordinateur, trop bouleversée par la disparition de Zérop qui n'avait pas l'habitude de s'absenter aussi longtemps. Elle croyait l'avoir perdu à jamais. Elle allait raconter l'aventure à ses enfants et petits-enfants. Ce qui les ferait sans doute bien rire...

Zérop retrouva sa maîtresse avec une bien grande joie. Sa queue se balançait frénétiquement d'un bord à l'autre durant plusieurs minutes. Pendant plusieurs jours il ne s'en sépara pas d'un pas. Et il se méfiait pour un temps des enfants...

Les enfants eux promirent de ne plus voler le chien, mais ils continuèrent en secret de soupçonner Zérop de venir d'ailleurs... Après tout, la vieille femme pouvait très bien mentir. Personne n'avait vraiment vu ce qui se trouvait réellement dans la petite pièce à la fenêtre mystérieuse?

La maison au piano

Elle était si délabrée qu'au premier regard on la croyait abandonnée. Mais des rideaux de mousseline, même s'ils pendouillaient, voilaient les fenêtres et semaient le doute qu'elle pouvait être habitée. Surtout les notes d'un piano qui, chaque jour, s'en échappaient confirmaient ce doute. À moins qu'elle fût hantée?

Il n'y avait pas que la maison qui paraissait abandonnée. Tout le jardin autour également. Les herbes folles poussaient partout. Les arbrisseaux s'étaient transformés en arbres dont les feuillages échevelés dissimulaient les murs gondolés de cette maison déjà enveloppée de lierres rachitiques. Une maison un peu mystérieuse pour les gens et surtout pour Carole et Caroline, les deux jumelles, qui l'avaient découverte lors d'une randonnée à bicyclette.

Les jumelles Tremblay, comme on les appelait toujours pour éviter d'appeler Carole, Caroline et Caroline, Carole, tant elles étaient identiques. Même leur mère les confondait parfois quand elle était pressée. C'est pourquoi elle les appelait le plus souvent du collectif : les jumelles. Cependant, à l'école, après les premières semaines de l'année scolaire, les enfants les distinguaient facilement. Une différence imperceptible pour les autres dans l'ovale du visage leur devenait si évidente qu'ils ne leur trouvaient plus soudain de ressemblance. L'une leur semblait même beaucoup plus jolie que l'autre ! Mais il suffisait des vacances de l'été pour que l'absence ramène la confusion. Jusqu'à ce qu'en septembre, le côtoïement journalier à l'école, recrée les différences.

Quant aux jumelles, quand elles se regardaient dans le miroir ensemble, leurs images leur paraissaient totalement différentes. Elles aimaient cette différence si difficile à faire admettre aux autres. D'autant plus que depuis qu'elles étaient nées leur mère n'avait pas cessé de les habiller toujours pareilles. Comme elles étaient souvent malades ensemble, attrapant infailliblement les mêmes maladies et manquant les mêmes jours d'école, même leur comportement pouvait passer pour identique.

Mais il leur fallait bien accepter ce sort. Chaque matin donc, elles partaient ensemble vêtues de la même façon pour l'école. Apercevant la maison mystérieuse, elles s'arrêtaient un moment pour écouter la musique qui se frayait un passage à travers les broussailles pour venir caresser leurs oreilles. Les notes du piano étaient comme elles, bien que noires et blanches, on ne pouvait pas les différencier si on ne connaissait pas la musique. Elles s'étonnaient de ne jamais apercevoir le musicien ou la musicienne qui donnait chaque jour ce concert gratuit pour les arbres, les oiseaux et le chat noir endormi dans les herbes. Et aussi, sans le savoir, pour elles les jumelles qui passaient sur le trottoir.

Intriguées, Carole et Caroline auraient bien aimé apercevoir le ou la propriétaire de la maison au piano. Elles imaginaient une femme très belle, vêtue d'une longue robe à paillettes, assise au piano, ou un bel homme en habit de soirée. L'un ou l'autre pratiquant ses gammes avant de partir pour donner un concert...

Plus les jours passaient plus les jumelles Tremblay brûlaient du désir d'entrer dans la maison pour découvrir qui jouait du piano.

L'Halloween approchait. Les deux jumelles se dirent que ce serait une occasion de pénétrer dans la maison, si bien sûr on leur ouvrait la porte. Depuis un mois que des citrouilles apparaissaient aux fenêtres des maisons. Des sacs à poubelles remplis de feuilles, et décorés de dessins de sorcières ou de chats noirs, attendaient sur les galeries, lançant par là leurs invitations aux enfants du voisinage de venir le soir de l'Halloween y quêter des bonbons. Chaque jour les jumelles surveillaient la maison au piano pour voir si l'image d'une citrouille ou d'une sorcière ne leur lancerait pas aussi une invitation. Hélas! elles n'apercevaient aucun signe que les enfants y seraient bienvenus. Il y avait bien déjà le chat noir, mais il était vivant. Il se tenait depuis si longtemps autour de la maison au piano, qu'elles ne pouvaient pas le considérer comme une invitation.

Le soir de l'Halloween, elles décidèrent quand même de se déguiser. Leur mère leur avait confectionné à chacune un costume de chat noir identique. Elles soupirèrent. Même le jour de l'Halloween elles seraient des jumelles... des jumelles-chats! Le soir venu elles sortirent donc dans leurs costumes identiques, avec leurs sacs identiques à la main.

Passant par la rue de la maison au piano, elles eurent la surprise heureuse de voir qu'une chandelle allumée avait été placée devant une des fenêtres. Même que des petites citrouilles et des chats noirs de papier étaient épinglés aux rideaux de mousseline. Elles pourraient donc y entrer !

S'étant frayé un chemin à travers les broussailles, elles atteignirent la porte d'entrée. Elles entendaient encore le piano, comme si ce piano n'arrêtait jamais de jouer. Il n'y avait pas de sonnette. Elles frappèrent. Au bout de quelques minutes la musique cessa et elles entendirent des pas qui se dirigeaient vers la porte. Celle-ci s'ouvrit brusquement. Les jumelles reculèrent étonnées. Le monde s'inversait : d'habitude les enfants seulement se déguisent à l'Halloween...mais voilà qu'une sorcière leur ouvrait la porte et les invitait à entrer :

- Entre! leur dit-elle, et viens t'asseoir quelques minutes...

La sorcière était vraiment très très laide, comme toutes les sorcières : un grand nez, une grosse verrue, un grand chapeau pointu et toute vêtue de noir, naturellement. Les jumelles auraient préféré voir devant elles la jolie femme imaginée à la robe à paillettes, plutôt que cette affreuse sorcière. Mais il fallait faire avec maintenant qu'elles étaient entrées. Après tout ce n'était qu'un déguisement.

- Approche! répéta la sorcière et assis toi sur ce divan devant le piano. Je vais jouer pour toi...

Pourquoi leur parlait-elle comme si elles étaient une seule ? Elle était peut-être aveugle ?

- Nous sommes deux... avança timidement Caroline...

- N'essaie pas de me mêler! Je te vois bien ... assis-toi sur le divan ! ordonna-t-elle. Elle s'assit elle-même à son piano et commença à jouer...

Mal à l'aise, les jumelles se tortillaient sur le divan. Avaient-elles bien fait d'entrer dans cette maison? se demandaient - elles. Il faisait sombre dans la pièce. Seule une chandelle sur le piano éclairait faiblement les notes blanches. Tout le reste était dans l'ombre. Elles ne parvenaient même pas à distinguer s'il y avait d'autres meubles.

À un moment, le chat noir surgit de l'ombre. Il échappa un miaulement rauque et sauta sur le banc du piano. Il y demeura assis à côté de la sorcière, comme s'il souhaitait écouter la musique de plus près...

L'atmosphère était lugubre...

- Approche-toi! ordonna la sorcière aux jumelles et viens tourner les pages de ma partition...

Elle n'était donc pas aveugle puisqu'elle lisait la musique...?

- Nous ne connaissons pas la musique ni l'une ni l'autre, répondit Caroline, nous ne serons pas quand tourner les pages!

- Ce n'est pas nécessaire pour toi de connaître la musique, je te ferai un signe de la tête quand ce sera le temps de tourner la page...

- Laquelle de nous deux voulez-vous? demanda Carole.

- N'essaie pas de me mêler...et viens tourner la page !

Il n'y avait rien à faire se dirent les jumelles. Cette femme était cinglée. Caroline se leva donc et s'approcha du piano pour tourner les pages du cahier. Le cahier était très épais. Caroline se dit que, si la sorcière avait l'intention de jouer toutes les pièces qu'il contenait, elles en auraient pour toute la soirée. Elles n'auraient jamais dû entrer là! Sans doute que cette cinglée n'avait pas souvent d'auditoire et profitait de leur présence pour enfin se faire entendre.

Caroline surveillait donc le mouvement de tête de la sorcière et s'empressait de tourner la page. Elle trouvait l'exercice fatigant, car incapable de lire la musique elle devait demeurer constamment attentive aux gestes de la sorcière. D'autant plus que le chat noir sur le banc la fixait méchamment prêt, lui semblait-il, à lui sauter dessus avec toutes ses griffes sorties si elle s'avisait d'abandonner la tâche. Elle avait beau être habillée comme lui, il ne s'y méprenait pas. Mais lui au moins, il les voyait toutes les deux. Il les surveillait, à tour de rôle, comme deux personnes bien distinguées. C'était toujours ça!

Carole commençait à bâiller. Elle remuait de plus en plus sur le divan pour attirer l'attention de la sorcière. La sorcière allait-elle se rendre compte enfin qu'elles n'étaient pas

entrées pour écouter un concert qui n'en finissait plus, mais pour qu'elle leur offre des bonbons... De plus leurs costumes de chat étaient en fourrure. Elles transpiraient toutes deux dans cette pièce surchauffée, de quoi attraper une grippe quand elles se retrouveraient dehors. Si jamais elles arrivaient à sortir de cette maison... Les heures passaient et le gong de l'horloge devenait un vrai supplice pour elles à chaque fois qu'il se faisait entendre. Et c'était aux demi-heures. Au-dehors les autres enfants avaient du plaisir...

Après six coups de gongs, la sorcière s'arrêta brusquement de jouer. Caroline resta un moment hébétée avec la feuille à tourner immobile dans sa main. Le chat sauta au bas du banc et se perdit dans l'ombre. Enfin elles allaient pouvoir sortir de cette maison....

Carole et Caroline allaient vite se diriger vers la porte quand la sorcière les interpella :

- Attends! leur dit-elle, je vais te remettre une friandise...

- Nous sommes deux! fit Caroline irritée.

- Ne me mêle pas! répéta la sorcière, ce n'est pas gentil d'essayer de me mêler! Voilà un gros suçon pour toi. Reviens me voir!

Les jumelles sortirent prestement de la maison au piano et retournèrent chez elles sans s'arrêter dans aucune autre maison. D'ailleurs il était trop tard, toutes les maisons avaient retiré leurs citrouilles et éteint leurs chandelles. Mais peut-être étaient-elles les seules, parmi tous les enfants de la rue, à avoir ce soir-là rencontré une vraie sorcière...

Pour ce qui était d'essayer de convaincre les gens que Caroline n'était pas Carole et Carole pas Caroline il valait mieux y renoncer pour encore un moment. Au moins, le chat de la sorcière, lui, semblait ne pas les avoir confondues... Serait-ce que les chats sont plus perspicaces que les humains...

La gare fantôme

Depuis plusieurs années aucun train ne s'était arrêté à cette petite gare située à l'écart de la ville. Le maire avait parlé de la démolir. Un groupe de citoyens avait voulu en faire une salle d'exposition. Un homme d'affaires avait rêvé d'y ouvrir un restaurant. Des associations culturelles avaient tenté d'obtenir des subventions pour la convertir en bâtiment historique. Et les vandales s'étaient contentés d'en briser les vitres et de la couvrir de graffitis. Les trains, devenus rares, n'arrêtaient plus désormais qu'à la gare de la ville voisine.

Longtemps, elle avait été animée jour et nuit. Les trains s'y arrêtaient pour y faire monter ou descendre leurs voyageurs. De nombreux convois de marchandises passaient devant à toute heure avec leurs wagons couleur de brique transportant de lourds chargements de bois, de pierres ou de pétrole. Puis, les camions avaient pris le relais. Et la petite gare était devenue inutile.

Jean-Luc descendait la côte à grande vitesse sur sa bicyclette. Soudain, la petite gare lui apparut au bas de la côte. Jean-Luc tourna la tête dans sa direction ce qui l'empêcha d'apercevoir le tournant brusque de la route. Sans qu'il ait eu le temps de penser, il se retrouva étendu sur la marge de gravier du bord de l'asphalte, une roue tordue à sa bicyclette et son havresac à ses côtés. Il portait son casque - protecteur, ses protège-coudes et ses protège-genoux. Aussi, il se releva sans une égratignure, juste un peu étourdi. Il voyait la petite gare devant lui...

Il était parti depuis deux jours pour une excursion de camping sauvage. La veille, il avait campé à la sortie d'un village près d'un ruisseau si peu large qu'il aurait pu le traverser à pied. De l'autre côté se trouvait un camping public avec toilettes, piscine et électricité. Mais Jean-Luc était encore étudiant. Ses faibles économies amassées par son travail de quelques semaines dans une station-service ne lui permettaient pas ce camping, de luxe, selon lui. De toute façon, le camping sauvage lui paraissait une bien plus fascinante aventure. Il releva sa bicyclette et l'appuya au mur de la gare. Il lui fallait changer la roue s'il voulait poursuivre son aventure. Il était encore peu éloigné de la ville qu'il venait de traverser. Il pourrait refaire à pied le parcours pour y trouver une boutique de réparation de bicyclettes. Mais l'heure d'ouverture des magasins était passée. Mieux valait attendre au lendemain pour retourner en ville.

Sitôt remis de sa chute, il entreprit de faire le tour de la gare abandonnée voir s'il ne pourrait pas y camper à l'intérieur pour la nuit. D'autant plus que de gros nuages noirs, précurseurs d'orage, apparaissaient à l'horizon. Il y serait plus à l'abri que sous sa tente.

Il passa d'abord quelques moments à lire les graffitis stupides écrits à la craie blanche sur les murs rouge brique. Les lettres CN sur la pancarte encore debout avaient pâli au point qu'elles étaient devenues transparentes. Il poussa la porte, qui s'ouvrit sans effort comme si elle attendait depuis longtemps un visiteur. À l'intérieur se trouvaient encore les bancs pour asseoir les voyageurs ainsi que le bureau du chef de gare avec son guichet à billets. Un

escalier conduisait au second étage où il découvrit les appartements habités jadis par les familles des télégraphistes. Un bizarre logement constitué d'une suite de pièce en enfilade dont la porte de chacune permettait de communiquer avec la pièce suivante. Au bout de la dernière pièce se trouvait une cuisinette avec une fenêtre par laquelle on n'apercevait que des rails et, tout derrière, une montagne. Jean-Luc pensa qu'à chaque passage de train, le logement devait subir une secousse semblable à celle d'un tremblement de terre.

Ce vieux logement désert lui paraissait encore mystérieusement rempli de la vie des anciens locataires. Jean-luc s'empressa de redescendre l'escalier. Il décida qu'il établirait plutôt ses quartiers dans la petite salle d'attente, à proximité de la porte...

Comme le ciel se faisait de plus en plus noir et que l'orage approchait, il s'empressa de rentrer sa bicyclette et son havresac. Il n'avait pas le choix de passer, de passer, voilà maintenant qu'il bégayait, la nuit ailleurs. L'angoisse qu'il ressentait devait être causée par la pensée que sa chute aurait pu être beaucoup plus grave. Il avait un toit pour la nuit, ce qui rassura à demi.

Il lui restait quelques fruits achetés à un comptoir fruitier sur la route, deux pommes, quelques bananes et trois oranges. Il mangea une banane et rejeta la pelure par le carreau brisé de la fenêtre. Il crut entendre un soupir, c'était sans doute le vent qui commençait à se lever. Toutefois, superstitieux, il sortit aussitôt ramasser la pelure et l'enfouit dans son havresac, « Toujours laisser les lieux propres » était la devise du bon campeur. » Il jetterait la pelure dans la première poubelle rencontrée le lendemain.

Après les émotions causées par son accident, il n'avait pas très faim. La banane lui suffit. Même que son estomac la trouva un peu lourde.

Ensuite comme le tonnerre commençait à gronder, qu'il apercevait quelques éclairs et que l'électricité avait été coupée depuis très longtemps, il n'était pas question de se mettre à la lecture du tome deux des aventures de Don Quichotte. Ce livre qu'il avait apporté pour lui tenir compagnie pendant son voyage. Il n'y avait pas d'autre chose à faire que de dormir. Il s'allongea donc sur un des bancs, s'enroula dans son sac de couchage et ferma les yeux.

Le tonnerre se rapprochait de plus en plus et les éclairs se multipliaient tel un feu d'artifice. Bientôt, ils se firent plus rares, mais beaucoup plus spectaculaires. De grandes épées zigzagantes déchiraient le ciel. Jean-Luc ne les voyait pas, étant couché, mais il en apercevait les lueurs que suivaient de plus en plus près les coups fracassants du tonnerre qui faisaient vibrer la petite gare. De quoi réveiller ses fantômes...

Cela commença par des petits rires étouffés qui venaient du haut de l'escalier. Jean-Luc écouta, attentif... ses oreilles lui jouaient sans doute des tours... résultat de sa chute? Il essaya de dormir. Mais un craquement au plafond le ramena aussitôt à l'état de veille. Il lui sembla que des pas se précipitaient au-dessus de sa tête là où devait se trouver, selon son exploration précédente, la cuisine. Des cliquetis d'ustensiles, des brassages de casseroles lui parvenaient comme si quelqu'un s'affairait dans cette pièce à préparer le repas ou à mettre les couverts. Encore une illusion de ses oreilles! Il essaya de s'endormir.

Mais les pas se précipitaient, il y avait foule là - haut on aurait dit. Il entendait de gros rires, des roulements de meubles, des portes s'ouvraient, se refermaient. Bientôt, une musique vibrante se déchaîna. Il eut l'impression qu'on dansait au-dessus de lui. Il y avait une fête là-haut... ses oreilles ne pouvaient pas le tromper ainsi. Les acouphènes, ces troubles auditifs bien connus, n'auraient pu produire des bruits aussi dissemblables. Il entendait même des voix... Toute une famille semblait habiter là-haut où il n'avait aperçu en arrivant que des pièces vides.

Un tel phénomène n'était pas possible. Il devait y avoir une explication, se dit Jean-Luc : par exemple une répercussion des bruits d'une autre maison. Bruits qui se seraient propagés par quelques conduites d'eau ou autre tuyauterie sous terre. Mais il n'y avait aucune maison à proximité! Effrayé, il n'en décida pas moins pour autant - comme les héros des films de peur - d'aller vérifier avec sa lampe de poche ce qui se passait là-haut. Voir si une radio à piles n'y aurait pas été abandonnée et programmée pour jouer à cette heure...

Il monta lentement l'escalier... Plus il montait, plus les bruits diminuaient. Quand il atteignit la dernière marche et pénétra dans la première pièce, seuls les bruits de la cuisine lui parvenaient encore faiblement. Mais quand il arriva dans la cuisine, les bruits cessèrent et se mirent à lui parvenir plutôt de la pièce précédente. Avec sa lampe il éclaira la pièce, il ouvrit les armoires, les placards, sans découvrir le moindre appareil-radio ou magnétophone. Il revint donc prudemment dans la pièce précédente d'où lui parvenait maintenant le brouhaha. Mais aussitôt qu'il y pénétra, le silence se fit. Il traversa rapidement les autres pièces pour atteindre l'escalier qu'il descendit précipitamment pendant que, dernière lui, tous les bruits reprenaient avec une force quadruplée...

Il entendait clairement pianoter, tantôt des gens se disputaient bruyamment, des enfants pleuraient, un chien jappait, les pas ne cessaient pas de faire craquer le plafond comme s'il y avait eu une réception là-haut. Toute une vie de famille semblait se démener au-dessus de lui...

Quand il entendit des pas dans l'escalier, il faillit mourir de peur... mais les pas s'atténuèrent et le silence se fit. Jean-Luc se dit qu'il avait été victime d'une hallucination. Et il essaya de s'endormir.

C'est alors que, beaucoup plus près de lui, commencèrent à se faire entendre une série de petits bruits secs, semblables à ceux que produisaient autrefois l'utilisation du télégraphe. Puis s'y ajoutèrent des cris d'enfants, des conversations confuses, des bruits de malles que l'on glisse sur le plancher, et comme venant du dehors, le son des exhalaisons de la vapeur des anciennes locomotives. Tous ces bruits se produisaient autour de lui dans la noirceur totale. S'il allumait sa lampe de poche, les bruits cessaient. Mais dès qu'il l'éteignait, tout le brouhaha recommençait de plus belle.

N'importe qui d'autre aurait déguerpi. Et Jean-Luc l'aurait bien fait aussi. Sauf qu'en tentant d'atteindre la porte il s'aperçut qu'il n'y avait plus de porte. Il se trouvait enfermé dans cette gare qui paraissait avoir effacé toutes les issues par lesquelles il aurait pu s'enfuir. Il n'y avait plus autour de lui que cet amalgame de bruits du passé mêlés aux

grondements du tonnerre. Jamais plus il ne camperait dans une gare abandonnée, ni dans n'importe laquelle maison abandonnée, se promettait Jean-Luc, terrifié.

Il gardait ses yeux fermés, de peur que les choses empirent, que tous ces fantômes autour de lui se matérialisent... Justement, l'un d'eux l'agrippait déjà par les épaules et le soulevait dans les airs... il fallait qu'il voie son visage! Il ouvrit les yeux. Une ambulance attendait tout près et un infirmier le déposait sur un brancard.

- C'est une chance qu'un automobiliste soit passé par ici, lui dit l'infirmier. Nous t'aménonons à l'hôpital pour vérifier si tu n'as rien de cassé. Tu t'en remettras. Heureusement que tu portais ton casque protecteur sinon tu te serais retrouvé en aussi mauvais état que ta bicyclette...

- Mon havresac est resté dans la gare... marmotta Jean-Luc encore tout étourdi.

- La gare? Quelle gare? fit l'infirmier étonné. Il y avait bien une gare ici déjà, mais elle a été démolie il y a des années!

La maison qui ne voulait pas être vendue

D'ordinaire les maisons sont assez insensibles aux changements de propriétaire. Je dirais même que certaines aiment bien voir remplacer ceux-ci de temps en temps. Histoire de connaître de nouveaux visages et de vivre de nouvelles aventures. Mais celle dont je tairai le numéro de porte, la rue, et même le nom de la ville où elle est située pour éviter toutes repréailles de sa part, ne voulait absolument pas être vendue.

À peine sa propriétaire avait-elle signé un contrat avec un agent immobilier pour la vendre, que la maison commença à manifester sa désapprobation. Ce n'était pourtant pas une si vieille maison à qui on aurait pu pardonner son entêtement à résister à tous changements.

Non, elle avait été entièrement rénovée il y avait dix ans. Elle arborait un intérieur ultra moderne: bain-tourbillon, toit cathédrale, cuisine ultra fonctionnelle, immenses baies vitrées, énorme foyer et plancher en chêne dans toutes ses pièces. C'était une très belle maison. Et l'agent chargé de sa vente croyait pouvoir conclure la transaction en un rien de temps. Comme il se trompait!

Car cette maison-là, malgré sa nouvelle jeunesse, n'entendait pas laisser un agent immobilier, fut-il le plus compétent des agents, décider de son destin.

Dès la première visite de l'agent avec une cliente potentielle, la maison fit connaître son opposition : d'un croc-en-jambe à l'aide d'une de ses marches elle força la cliente à visiter plutôt l'hôpital! Ce qui ne découragea pourtant pas l'agent, qui se ramena aussitôt avec une jeune fiancée qui cherchait une maison exactement comme celle-là pour y vivre son futur bonheur. Mais la maison n'allait pas encore une fois s'en laisser imposer. Les lattes de bois du plancher se chargèrent de faire glisser la fiancée au sol. Sa bague lui glissa du doigt, roula par terre où l'agent l'écrasa de son pied en tentant d'aider la jeune femme à se relever. La fiancée conclut que c'était là un mauvais présage et refusa de poursuivre plus loin sa démarche. La maison avait triomphé.

Mais l'agent ne s'avoua pas encore battu. La maison non plus. À la cliente suivante l'agent fut forcé de bafouiller pour tenter une excuse aux portes de toutes les pièces qui refusaient obstinément de se refermer...

Avant la prochaine visite, il prit la précaution d'attacher les portes. Mais alors la maison refusa de les ouvrir après qu'il les eût discrètement détachées. À chaque nouveau client la maison inventait un stratagème pour lui faire immédiatement changer d'idée s'il avait eu le moindre penchant pour elle.

L'agent regardait dans le plus profond silence la propriétaire allumer des chandelles et faire brûler de l'encens dans toutes les pièces. Il comprenait que, comme lui, elle était persuadée que sa maison était hantée. Elle lui avoua qu'elle soupçonnait son ex-mari de lui avoir jeté un sort qui empêchait la vente de sa maison. L'agent prit un air sceptique, mais au

fond il n'était pas loin de la croire. Déjà qu'une cinquantaine de clients avait vu leur enthousiasme premier décliner devant les tiroirs coincés et les portes d'armoires récalcitrantes...

- Pourtant, faisait la propriétaire, ces portes s'ouvraient d'habitude par une simple poussée du doigt. C'était à n'y rien comprendre, disait l'agent, qui avait vendu en un rien de temps la maison voisine, la moitié moins luxueuse que celle-ci, à un prix triple.

Mais il allait redoubler d'effort, allant jusqu'à convaincre la propriétaire d'en baisser encore le prix. Rien n'y fit. Plus l'agent inventait des astuces pour convaincre ses clients de la bonne affaire que représentait l'achat de cette maison, plus la maison se montrait inventive à son tour pour les détourner de cet achat. Les clients, tous au départ très intéressés, désenchantèrent vite devant les pièges que la maison imaginait pour se faire déprécier. Même qu'elle parvint, alors que l'agent croyait l'avoir enfin vaincue, à faire avorter l'emprunt qu'un client, bien déterminé à l'habiter, avait réussi à obtenir.

Pourquoi cette maison ne voulait-elle pas être vendue? se demandait l'agent qui aurait bien aimé cédé son contrat à un confrère. Mais tous étaient au courant de son combat avec cette maison qui semblait résolue à forcer sa propriétaire à la conserver. Aucun autre agent ne souhaitait prendre la relève.

Par une nuit glaciale de février, s'attendant à la visite d'un client dont l'agent affirmait que cette fois la vente était assurée, la maison décida de porter un coup fatal à toutes transactions. On verrait bien qui de l'agent ou elle aurait le dernier mot. Elle força sa porte arrière à s'ouvrir pendant la nuit, détraqua le chauffage, de sorte que les tuyaux gelèrent, éclatèrent et que le sous-sol s'emplit d'eau. Le client aurait consenti à habiter aussi près de l'autoroute, où la maison était située, mais pas sur un lac! L'image des pompiers arrivant sur les lieux acheva de persuader l'agent et sa propriétaire que la maison refusait absolument d'être vendue. Jamais dans sa carrière cet agent n'avait eu affaire à une maison aussi entêtée...

La propriétaire allait-elle être forcée de se plier à la volonté de sa maison et annuler le contrat de vente? Elle avait hérité de cette maison à la mort de son père. Sa mère étant décédée depuis plusieurs années et n'ayant ni frères ni sœurs elle était la seule héritière. Depuis son divorce, qui remontait à un an, elle l'habitait seule avec sa fillette de dix ans. Elle aurait bien aimé continuer d'y vivre, mais la maison était devenue trop chère à entretenir pour ses faibles revenus.

L'agent, épuisé, lui conseilla d'en remettre la vente à quelques mois. Le temps de réparer les dégâts causés par l'eau et peut-être de renverser le mauvais sort qui semblait s'attacher à cette maison.

La propriétaire n'avait pas grand choix. Elle allait donc la conserver encore quelques mois. C'est tout juste si elle n'entendit pas la maison soupirer de contentement devant cette décision.

Pendant les réparations du sous-sol où se trouvait la salle de jeu devenue inutilisable pour un temps, elle autorisa sa fille à aller jouer au grenier.

Or la fillette s'en trouvait fort heureuse. Il y avait là un tas d'objets hétéroclites qui avaient appartenu à son grand-père. Elle s'amusait à découvrir, dans le tas de boîtes de carton accumulées, de vieux vêtements qu'elle revêtait pour faire rire sa mère, qui reconnaissait bien là la manie de son père de conserver indéfiniment les choses. C'est tout juste, plaisantait-elle, si on n'allait pas retrouver dans ces boîtes les couches de quand il était bébé...

C'est ainsi que la fillette ouvrit un jour des boîtes bien spéciales : plutôt que de contenir de vieux vêtements, ces boîtes contenaient toutes les bandes dessinées, à partir des premiers numéros jusqu'au dernier, du Surhomme, de Mandrake le magicien, de Jacques et la toupie du temps, de Flash Gordon, enfin toutes les bandes dessinées qui avaient fait rêver son grand-père quand il était jeune. Une des boîtes contenait même toute la série des cartes de joueurs de hockey...

La vente de ces précieuses collections allait permettre à la propriétaire, *de la maison qui ne voulait pas être vendue* - et pour cause - de continuer à y demeurer. Et de ne jamais reprocher au fantôme de son père de n'avoir jamais pu, quand il était vivant, rien jeter...

La maison qui pleurait

Monsieur et madame Georgette étaient tous deux sourds et muets. Ils s'étaient rencontrés à l'école des sourds-muets, s'étaient mariés, et ne s'étaient plus jamais quittés. Ils travaillaient tous deux pour une petite compagnie qui fabriquait des bâtons de pop-sicles. Ils étaient très peu payés, mais se trouvaient heureux de ne pas être, malgré leur handicap, aux crochets de la société. À leurs yeux ce travail les valorisait, ils se sentaient des citoyens comme les autres.

Ils habitaient un étroit logement de deux pièces, le seul que leur autorisait leur maigre salaire. Aussi leur petite fille de douze ans, à qui il aurait fallu partager la chambre de ses parents, demeurait-elle chez ses grands-parents.

Annette, c'était son nom, n'avait heureusement pas hérité du handicap de ses parents. Elle n'était ni sourde, ni muette. Elle avait jusque-là vécu la majorité du temps chez ses grands-parents pour apprendre à parler. Ses parents ne pouvant lui enseigner que le langage des signes des sourds-muets, langage qu'elle maîtrisait dès l'âge de cinq ans.

C'était une enfant normale et enjouée qui adorait à la fois ses grands-parents avec lesquels elle pouvait échanger verbalement, et ses parents sourds-muets qui lui paraissaient aussi normaux que les parents des autres enfants. Pour elle, ils parlaient simplement une autre langue : le langage des signes. Maintenant qu'elle fréquentait l'école et côtoyait d'autres enfants, il n'aurait plus été nécessaire pour elle de vivre aussi souvent chez ses grands-parents, si le logement de ses parents avait été plus grand.

Les Georgette souhaitaient ardemment que leur fillette puisse enfin vivre avec eux. Mais il ne semblait pas y avoir d'espoir de voir jamais leur souhait se réaliser. Les logements se faisaient de plus en plus rares et étaient de plus en plus chers.

Mais ils étaient croyants... car ils avaient vu une rose. Ils se dirent qu'il devait être plus facile, pour Celui qui avait fait la rose, de leur trouver un logement convenable, que de créer une fleur aussi belle et complexe. Et ils se mirent à prier.

Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, à peine une semaine plus tard ils purent lire dans le journal local une annonce si précise, qu'elle semblait, hors de tout doute, une réponse à leur prière.

Une maison seule comportant cinq grands appartements était à louer à un prix dérisoire. La seule condition, le propriétaire n'acceptait de la louer qu'à des sourds-muets ! C'était clair : c'était pour eux.

Ils se précipitèrent donc à l'adresse avec un calepin et un crayon. La transaction se fit naturellement par écrit. Le propriétaire soutint qu'il désirait louer à des sourds-muets, parce que les sourds-muets n'étaient pas bruyants et n'incommodaient jamais les voisins. Ainsi il s'éviterait les interminables plaintes.

Comme ils allaient signer le bail, Annette surgit. Elle avait attendu ses parents à l'extérieur. Elle trouvait l'attente trop longue. Elle venait les avertir qu'elle allait retourner seule à leur appartement.

En l'apercevant, le propriétaire parut inquiet et le stylo qu'il allait leur tendre demeura figé entre ses doigts. Les Georgette paniquèrent un peu, il n'accepterait peut-être pas de leur louer avec un enfant ?

Mais l'homme, constatant qu'Annette s'adressait à ses parents par signes, conclut qu'elle était sourde et muette elle aussi et il leur tendit le stylo. Ils pourraient habiter la maison dès qu'ils le voudraient, elle était libre.

Ils y déménagèrent leurs quelques meubles rapidement. Comment une telle chance pouvait-elle leur arriver? se demandaient-ils à l'aide d'une vertigineuse danse de doigts qui exprimait une joie que seule Annette pouvait interpréter. Nul doute, cela venait de l'Auteur de la rose. Ils le remercièrent.

Les voisins, eux, les regardaient emménager en se demandant combien de temps ceux-là mettraient avant de quitter précipitamment la maison.

La maison était vieille, mais bien entretenue. Le loyer demandé était en effet dérisoire, en raison de la propreté impeccable de son intérieur et du grand terrain qu'elle occupait. Ils pourraient s'y faire un jardin, y semer des légumes, ce qui serait encore une économie en même temps qu'un passe-temps.

Cette maison était grande. Annette pourrait venir vivre avec eux. Annette se montra ravie d'avoir enfin une chambre à elle qu'elle pourrait décorer comme elle le voudrait.

Comme le prix du loyer était bien moindre que celui de leur ancien logement, ils purent repeindre les pièces et adapter le décor à leur personnalité. Le temps que la peinture sèche, ils campèrent dans leur ancien logement, tout en brûlant d'impatience d'occuper la maison au plus vite.

À peine la peinture était-elle sèche qu'ils s'y installèrent et invitèrent chacun leurs parents respectifs à venir pendre la crémaillère. On mangea et but un peu. Peut-être un peu trop. Car il sembla aux deux paires de grands-parents d'Annette qu'à la fin de la soirée ils entendaient des bruits confus... « Ce doit être l'alcool », pensa chacun dans sa tête, n'osant pas avouer aux autres qu'il avait peut-être trop bu...

C'était la première nuit qu'Annette allait passer dans la maison. Les grands-parents partirent tard et on laissa la fillette veiller pour cette occasion exceptionnelle. Aussi, fatiguée, à peine couchée elle s'endormit si profondément que le tonnerre aurait pu tomber sur la maison qu'elle ne l'aurait pas entendu.

Mais il n'en allait pas être de même les nuits suivantes...

En effet, le lendemain, Annette mit du temps à s'endormir tout à son bonheur de réaliser qu'elle avait enfin une chambre bien à elle. Car, chez sa grand-mère, elle avait toujours dû partager sa chambre, et même son lit, avec un ou deux de ses petits oncles et tantes.

Après avoir rêvé ainsi un long moment, elle s'endormit... mais fut aussitôt réveillée par des pleurs. Elle entendait quelqu'un sangloter tout doucement. D'où cela venait-il? Ses parents paraissaient si heureux de leur nouvelle maison et elle ne les avait jamais entendus se chamailler. Bien sûr, leurs chicanes ne pouvaient-êtres que silencieuses... mais quand même, elle aurait pu déceler dans leur comportement un froid qui aurait laissé supposer qu'il y avait une brouille entre eux. Tout de même, comme les sanglots augmentaient, elle décida de se lever et d'aller voir dans la chambre de ses parents lequel des deux sanglotait ainsi...

La porte de leur chambre n'était pas fermée, elle y entra et s'approcha du lit. Ils dormaient tous les deux profondément. Elle retourna à sa chambre rassurée. Ils n'allaient pas se séparer. Presque toutes ses amies avaient des parents divorcés. Les pleurs avaient cessé.

Les nuits suivantes, elle fut plusieurs fois réveillée encore par ce qu'il lui semblait être quelqu'un qui pleurait. Elle se levait et allait dans la chambre de ses parents pour constater à chaque fois qu'ils dormaient profondément. Elle ne rêvait pas pourtant, elle était certaine d'entendre pleurer.

Une nuit que les pleurs s'étaient fait entendre toute la nuit sans interruption et qu'elle s'était levée très fatiguée, n'ayant pu dormir de la nuit, elle se décida à en parler à ses parents. Ceux-ci lui dirent qu'ils n'avaient rien entendu, qu'elle devait rêver. Mais comment auraient-ils pu entendre quoi que ce soit! Ils étaient sourds.

Sa chambre commençait à lui devenir inquiétante. Entendre sangloter toutes les nuits sans savoir qui pleurait ainsi était des plus mystérieux. Elle finit par en parler à sa grand-mère qui crut que sa petite-fille s'ennuyait chez ses parents sourds-muets et s'inventait des peurs pour revenir habiter avec elle.

- Ce n'est rien, lui dit-elle, les vieilles maisons font souvent entendre des craquements... ton imagination en fait des pleurs...

Mais les pleurs, elles les entendaient de plus en plus fort d'une nuit à l'autre et cela où qu'elle fût dans n'importe quelle pièce de la maison. Des sanglots très distincts qui ne pouvaient absolument pas être confondus avec des craquements. Même dans la chambre de ses parents elle les entendait. Bien que ceux-ci naturellement n'entendaient rien. Qui donc pleurait ainsi?

Puis, elle se mit à les entendre même le jour. Elle entendait clairement pleurer pendant les repas, tandis que ses parents mangeaient calmement comme si de rien n'était. La télévision jouait pendant que derrière, les murs sanglotaient... Elle avait fini par comprendre que les pleurs venaient des murs de la maison même.

À force de se plaindre à sa grand-mère, celle-ci la conduisit chez un psychologue pour la faire examiner. Ce dernier trouva Annette parfaitement normale, seulement un peu fatiguée.

Il conseilla à la grand-mère de partager la chambre d'Annette quelques nuits pour la rassurer. Sans doute que ce brusque changement de famille avait créé de l'anxiété chez elle et que son imagination traduisait tous les bruits en pleurs.« Ne croit-on pas parfois entendre des pleurs dans le vent? » lui dit-il.

La grand-mère inventa donc un prétexte, des odeurs de peinture fraîche dans sa maison, pour aller partager le lit d'Annette quelques jours.

Elle y passa une seule nuit! Les murs de cette maison pleuraient vraiment! Difficile d'imaginer qu'une maison puisse avoir du chagrin. Mais tel était le cas : cette maison pleurait. La grand-mère commença à comprendre pourquoi le propriétaire de la maison tenait tellement à la louer à des sourds-muets... comme ça ils n'entendraient pas la maison pleurer. Et en causant avec les voisins, elle découvrit que c'était la raison qui avait fait fuir tous les locataires précédents.

Mais sa fille et son gendre paraissaient tellement heureux d'habiter cette maison pleurarde qu'elle n'osa pas leur révéler la vraie raison pour laquelle Annette décidait de retourner vivre chez elle. Après tout, les Georgette n'entendraient jamais rien... et qui sait si, à force de les sentir heureux, la maison ne cesserait pas de pleurer pour se retrouver heureuse elle aussi.

La maison-bateau

Elle ressemblait à un bateau. C'est ce que tous les passants disaient. En effet, elle était si vieille et si affaissée qu'elle avait vraiment pris la forme d'un vieux bateau. Elle avait dû jadis être une maison cossue. C'est ce que prétendait le vieux facteur, maintenant à sa retraite, qui y était entré déjà et y avait aperçu l'immense cheminée qui dominait un salon assez vaste pour y recevoir une trentaine de personnes. Un jour ses propriétaires avaient disparu mystérieusement. Et elle avait été laissée à l'abandon pendant assez d'années pour que son toit se couvre de mousse et que ses murs bombent comme si elle était enceinte... enceinte d'un mystère.

Pendant des années, on n'y avait vu personne. Puis, un beau matin, on avait découvert une très vieille auto stationnée dans sa cour. Peu de temps après, on avait commencé à y apercevoir de la lumière le soir. Puis, par la fenêtre sans rideaux un vieil homme assis devant un téléviseur allumé. Il ne bougeait pas d'un poil, captivé, semblait-il, par les images qui défilaient sur l'écran.

Qui était ce vieil homme assis chaque soir devant son téléviseur? D'où venait-il? Comment avait-il atterri dans cette maison? Était-il arrivé dans la vieille auto sans que personne ne l'ait vu arriver? Franchement, cette auto était si vieille! Pouvait-elle vraiment encore rouler? Autant de questions que se posaient les voisins toujours enclins, comme tous les voisins, à essayer de tout savoir des étrangers récemment déménagés dans leur quartier..

Chacun y allait de ses spéculations : ce vieux avait peut-être hérité de la maison... mais de qui? D'ordinaire, ce sont plutôt des jeunes qui héritent des vieux. Ou bien il en avait toujours été propriétaire. Après l'avoir abandonnée pendant des années, il était revenu l'habiter. Ceux qui l'avaient connu jeune ne pouvaient plus le reconnaître. Ou bien était-il simplement un sans-abri qui y avait établi son domicile. Mais, ordinairement, les sans-abri ne possèdent pas d'auto, même pas une vieille bagnole comme la sienne.

Les enfants de la rue, eux, y virent là immédiatement une enquête captivante à entreprendre. Leurs parents paraissaient tellement curieux de découvrir l'identité de ce mystérieux voisin que sûrement ils fermeraient les yeux sur leurs légères violations de la propriété privée, qu'était la maison-bateau.

Pour les parents, c'était une simple curiosité, mais pour les enfants c'était une aventure fantastique qui leur permettrait de traverser les vacances de l'été sans s'ennuyer. Chaque soir, dès la noirceur venue, ils se faufilaient silencieusement jusque sous la fenêtre du salon de la maison-bateau. Ils n'étaient que deux ou trois au début, mais la rumeur se propageant qu'un mystère flottait sur cette maison, ils furent bientôt une dizaine et la file s'allongeait de soir en soir. Ça devenait de plus en plus difficile de maintenir le silence. Mais le vieil homme paraissait sourd. Sinon, il aurait sûrement entendu le brouhaha sous sa fenêtre et aurait chassé les intrus. Il demeurait assis parfaitement immobile devant son téléviseur et semblait ignorer tout à fait qu'on l'observait de l'extérieur.

Quand les enfants arrivaient devant la maison-bateau le soir, la fenêtre du salon était d'abord parfaitement noire. Ils étiraient quand même leur cou pour essayer de voir à l'intérieur. À mesure que leurs yeux s'habituèrent à la noirceur, ils s'étonnaient de découvrir une pièce complètement vide à l'exception d'un téléviseur éteint. Ils se mettaient aussitôt à s'interroger les uns les autres afin de voir si tous constataient la même chose. Il n'y avait rien d'autre là qu'un téléviseur éteint! Mais tout à coup, à heure fixe, la fenêtre s'illuminait.

Alors les enfants tendaient encore leur cou et apercevaient le téléviseur qui défilait maintenant ses images devant le vieux que les enfants n'avaient pas aperçu quand ils avaient regardé dans la pièce sombre. Et cette vision durait jusqu'à ce que les enfants quittent un à un leur poste d'observation. Car ça devenait monotone d'observer un vieux immobile qui ne faisait que regarder son téléviseur.

Un soir, par bravade, l'un d'eux s'avisa de frapper dans la vitre pour attirer l'attention du vieil homme, tout en avertissant ses copains de se préparer à décamper vite. Mais il eut beau frapper contre la vitre, le vieux ne bougea pas. « Il est vraiment très sourd! » se dirent les enfants. « Ou bien ...ou bien... il s'agit d'un cadavre! » Et tous s'enfuirent en vitesse.

Pendant quelques jours, les enfants furent trop effrayés pour reprendre leur poste d'observation sous la fenêtre de la maison-bateau. Mais peu à peu, ils retrouvèrent leur aplomb. S'il s'était agi d'un cadavre, ils l'auraient aperçu dans la pénombre avant que la fenêtre s'éclaire, se dirent-ils pour se rassurer. Un cadavre ne s'en va pas... et la pièce, chaque soir, paraissait vide jusqu'à ce que la fenêtre s'éclaire.

Tranquillement, le petit groupe se reforma et prit la décision d'essayer de communiquer avec le vieil homme et peut-être de finir par lui tenir compagnie, car il leur semblait très, très seul.

C'était bientôt la fin des vacances. Ils devaient absolument découvrir qui était ce mystérieux voisin. Comment pouvait-il être apparu si discrètement dans la maison-bateau et pourquoi on ne l'apercevait jamais à l'extérieur? Était-il paralysé? De plus, comme aucun livreur ne semblait jamais s'y présenter, comment se nourrissait-il ? De là à le croire un fantôme, il n'y avait qu'un pas, qu'on hésitait à franchir à cause de la bagnole dans la cour... les fantômes n'ont pas d'auto.

Ce soir-là, les enfants étaient tous assis dans la noirceur sous la fenêtre du salon de la maison-bateau. Ils attendaient que la fenêtre s'éclaire pour voir si la scène serait toujours la même que les autres soirs. À l'heure habituelle, les enfants étirèrent leur cou pour voir à l'intérieur. Le téléviseur s'était allumé et le vieux était toujours assis immobile devant.

Cette fois, ils en avaient assez. Tous ensemble, ils se mirent à frapper très fort dans la vitre de la fenêtre, ce qui ne sembla pas déranger le moins du monde le vieil homme. Alors, le plus brave des enfants décida d'aller sonner à la porte. Comme après avoir sonné plusieurs fois le vieil homme ne répondait pas, il poussa bravement la porte et marcha jusqu'au salon...

Les autres enfants l'observaient de l'extérieur le cœur battant. Le garçon s'approcha du vieil homme et le toucha. Il lui sembla ne toucher à rien. Pourtant le vieil homme lui paraissait vivant. Son regard fixait l'écran du téléviseur où défilaient les images qui semblaient tant le fasciner. «Quel maniaque!» se dit le garçon, et il alla résolument débrancher l'appareil afin que le vieux consente à lui parler. Sur-le-champ, le vieil homme et le fauteuil disparurent et le garçon se retrouva dans une pièce vide et sombre. Seul le téléviseur avec son écran noir demeurait. Ressortant précipitamment de la maison-bateau le garçon rejoignit les autres enfants et constata avec eux que la bagnole avait... elle aussi disparu.

Par la suite la fenêtre de la maison - bateau ne fut plus jamais éclairée le soir. La bagnole ne reparut plus jamais dans la cour. Et les voisins oublièrent vite le vieil homme qui avait habité quelques semaines la maison-bateau.

Mais les enfants savaient, eux, que pour le faire réapparaître, il leur aurait suffi d'aller rebrancher le mystérieux téléviseur qui, faute de spectateurs depuis des années dans la maison abandonnée, avait décidé de s'en projeter un à même les nombreux personnages qui avaient passé sur son écran.

Quant à la vieille bagnole...? Comme le téléviseur l'avait projetée sans s'en rendre compte à l'extérieur, il ignorait qu'elle était là. Et c'est seulement en débranchant le téléviseur qu'elle pouvait retourner dans le vieux film dont elle s'était échappée...

Le presbytère hanté

L'entraîneur de l'équipe de hockey junior *Les Mouettes* cherchait un endroit pour loger ses jeunes joueurs dans la ville où ils venaient rencontrer l'équipe locale. À la station d'essence, où il s'était arrêté, on lui recommanda un ancien presbytère transformé en auberge. C'était situé un peu éloigné de l'aréna local, lui dit-on, mais le bas prix des chambres et la beauté du paysage environnant compensaient pour les quelques kilomètres à parcourir.

En arrivant sur les lieux l'entraîneur constata qu'en effet le garagiste avait raison. Les prix étaient bas et le paysage admirable. Le presbytère, semblable à un petit château de pierres, s'élevait sur la pente d'une colline couverte d'arbres fruitiers. Au loin s'étalait une chaîne de montagnes douces. On se serait cru dans un film tant le paysage dégagait une atmosphère d'irréalité comme si on pénétrait dans une autre dimension du temps. D'abord vous venait le désir de vivre là à jamais, suivi immédiatement d'une inexplicable petite angoisse.

Il n'y avait aucun client dans l'auberge. L'équipe pourrait donc occuper huit chambres! Il y en avait bien une neuvième, qui avait été jadis la chambre de l'évêque, mais l'aubergiste semblait très réticent à la louer. L'entraîneur, à force d'insister, finit quand même par le convaincre. Le visage de l'aubergiste reflétait une bizarre inquiétude quand il lui en remit la clé...

Les jeunes se précipitèrent avec leurs bagages dans le long passage qui donnait accès aux chambres situées de chaque côté. Toutes les portes étaient ouvertes et laissaient voir des lits défaits comme si on venait tout juste de quitter les chambres. Les jeunes y déposèrent leurs bagages et en ressortirent aussitôt pour aller fureter autour de l'auberge. Il n'y avait pas grand-chose à voir à part le paysage qui, à leur âge, n'avait pas l'attrait des lieux plus animés. Aussi ils revinrent vite à leur chambre pour constater, après à peine quelques minutes d'absence, que tous les lits étaient faits et les chambres nettoyées. Aucun d'eux ne s'en étonna, à part l'entraîneur qui trouva que la femme de chambre travaillait extraordinairement vite en plus d'être invisible. Il ne l'avait aperçue nulle part.

L'aubergiste était un Français nouvellement immigré. Il avait acheté un an passé ce presbytère pour le transformer en auberge. Il avait cru faire une bonne affaire. Il constatait maintenant que son auberge était mal située. N'était la publicité que se chargeait aimablement de lui faire le garagiste, où l'équipe s'était arrêtée, il n'y serait venu personne. Encore que les gens y demeuraient rarement plus d'une nuit... surtout quand il leur louait la neuvième chambre. C'est pourquoi il hésitait toujours à la louer considérant que cette chambre lui portait malheur. Il essayait de vendre son auberge, mais ne trouvait pas d'acquéreur.

L'entraîneur s'interrogeait, même mal située, cette auberge aurait dû attirer les touristes tant le paysage y était magnifique. Peut-être était-ce à cause de l'inexplicable petite angoisse que la beauté des lieux ne parvenait pas à dissiper depuis son arrivée.

Une fois leurs bagages défaits les jeunes joueurs accoururent à la salle à manger, affamés qu'ils étaient après leur long voyage. Le repas servi était excellent. Ce n'était sûrement pas la nourriture qui dissuadait les clients d'y venir, pensa l'entraîneur. Les jeunes eux ne se souciaient pas beaucoup des problèmes de l'aubergiste, ils ne pensaient qu'à la joute qui les attendait dans quelques heures et qu'ils souhaitaient bien gagner. L'équipe adverse les avait battus lors de leur passage dans leur ville. Avec juste un point cependant. C'est pourquoi ils pouvaient espérer ce soir prendre leur revanche.

Et en effet, ils remportèrent une brillante victoire en les battant 4 à 0! Ils étaient tous très excités quand ils revinrent à l'auberge. L'entraîneur avait toute la peine du monde à les calmer. Il était bien content d'eux, mais il lui semblait que le silence ne devait pas être perturbé dans cette auberge qui avait été déjà un austère presbytère.

L'entraîneur avait d'abord songé à occuper la chambre de l'évêque plus luxueuse que les huit autres qui servaient autrefois à loger les curés de passage. Mais quand vint l'heure du coucher, il décida de la céder aux deux jeunes qui devaient, faute de chambre supplémentaire, partager le même lit. Le lit de la neuvième chambre y étant très large, alors que dans les autres chambres les lits étaient plutôt étroits.

Les jeunes joueurs regagnèrent donc leur chambre respective et s'endormirent rapidement après avoir repassé dans leur tête tous les détails de la joute qui leur avait valu leur éclatante victoire. Sauf les deux qui occupaient la chambre de l'évêque...

Coucher dans la chambre d'un évêque excitait leur imagination. Ils s'amusaient à imiter le personnage en exécutant toutes sortes de simagrées. Après avoir bien ri, comme les autres jeunes ils voulurent dormir.

Mais chaque fois qu'il y arrivait presque, un ronflement, un marmonnement ou un raclement, que chacun d'eux attribuait à l'autre, les réveillait. Chacun soupçonnant son compagnon d'essayer de l'effrayer. Et quand le bruit sourd d'un objet tombant au sol les fit sursauter ensemble, le plus brave des deux trouva encore la force de plaisanter :

- Ce doit être la crosse de l'évêque qui est tombée! fit-il.

Il semblait que cette auberge à l'air si paisible devenait drôlement bruyante à l'approche de la nuit. Du moins dans la chambre de l'évêque, car dans les autres chambres les petits joueurs semblaient tous endormis. Les deux plaisantins commençaient à trouver moins amusant ces bruits insolites qui les empêchaient de dormir.

Il faisait très noir dans la chambre de l'évêque. L'auberge étant située à l'écart, il ne se trouvait pas de réverbères au-dehors qui auraient pu la rendre moins sombre par cette nuit sans lune. À force de ne pas pouvoir dormir les deux jeunes devenaient de plus en plus nerveux. Ils avaient maintenant l'impression d'entendre respirer autour d'eux ou de sentir

l'effleurement d'une main sur leurs cheveux. Ils se resserrèrent l'un contre l'autre, n'osant plus chercher de plaisanterie pour expliquer ces phénomènes, imaginaires, se dirent-ils pour se rassurer. Mais quand ils commencèrent à entendre des pas, comme si quelqu'un arpentait furieusement le tour de leur lit, ils se levèrent d'un bond, se précipitèrent hors de la chambre, coururent vers les toilettes où la lumière demeurait allumée toute la nuit.

Là, dans la pièce éclairée, ils respirèrent peu à peu leur esprit et finirent par se convaincre que seule leur imagination avait inventé tous ces bruits. Ils voulurent donc regagner leur chambre et oublier cette peur engendrée nul doute par les plaisanteries qu'ils avaient commencé à faire à propos de l'évêque. Ils retraversèrent le passage dont l'ampoule, qui devait l'éclairer d'ordinaire, paraissait avoir brûlé puisqu'il y faisait noir.

Pour repérer leur chambre ils comptèrent les portes peintes en blanc qu'ils pouvaient faiblement distinguer dans le noir. Parvenus à la neuvième porte, ils reculèrent terrifiés : un prêtre vêtu d'une soutane sombre aux nombreux boutons et portant un col blanc, se tenait debout devant la porte les deux bras tendus comme pour les empêcher d'y entrer. Ne prenant pas le temps de vérifier en le touchant si le prêtre était de chair humaine ou de fantôme, ils retournèrent précipitamment se réfugier dans la chambre éclairée des toilettes où un autre joueur les retrouva endormis au matin à côté du lavabo. Ils le supplièrent de n'en rien dire à l'entraîneur, qui avait sacrifié la plus belle chambre pour eux qui avaient dormi dans la salle de toilettes... ils avaient eu peur des fantômes lui avouèrent-ils, en lui demandant de garder ce secret pour ne pas être la plaisanterie de toute l'équipe.

Au déjeuner, alors que l'entraîneur s'informait auprès de l'aubergiste pour en connaître plus sur cette bâtisse historique, ce dernier expliqua que toutes les chambres de l'auberge pouvaient jadis être occupées par les curés de passage; mais que, lui avait-on dit, personne jamais ne devait coucher dans la chambre de l'évêque! C'était interdit. Cette chambre était réservée à l'évêque et considérée comme sacrée. C'est pourquoi expliquait-il, une bête superstition le rendait toujours réticent à louer cette chambre... Comme il croyait que c'était l'entraîneur qui y avait dormi, il ajouta :

- Mais comme vous voyez, ce n'est qu'une superstition vous y avez bien dormi....

Le fantôme de l'église

L'église avait été construite au début du siècle par des villageois soucieux de posséder la plus belle église des environs. En tout cas la plus originale. Elle avait été entièrement recouverte des pierres rondes de la rive et du fond de la rivière, d'où plus on retirait de pierres plus il en surgissait de nouvelles.

Le curé qui avait présidé à sa construction était un grand amateur de musique. Comme au début du siècle les orgues étaient d'un prix abordable, il n'avait pas lésiné pour y installer un magnifique orgue Casaban dont les tuyaux couvraient tout l'arrière du jubé et offrait la possibilité de 28 jeux différents. Tous les organistes, réputés ou pas, qui passaient dans ce village réclamaient la permission d'en jouer et repartaient émerveillés par sa sonorité exquise.

Aussi, l'organiste attiré éprouvait-il une véritable jouissance de posséder pour lui tout seul un instrument d'une telle qualité. La permission de pouvoir en jouer selon son bon plaisir lui valait beaucoup plus que le salaire qui lui était alloué chaque mois. Son orgue était comme une maîtresse qu'il venait rencontrer chaque soir dans l'église où seule la petite lampe de l'orgue jetait une faible lumière. Il était entouré de la noirceur épaisse qui enveloppait la nef et ses fantômes, que tous soupçonnaient d'occuper dès la nuit venue. Car il en était passé des cadavres dans cette église depuis les années, qui sait si des âmes trop pieuses n'y étaient pas restées accrochées?

L'organiste chaque soir s'absorbait de longues heures dans la musique qui déferlait de l'orgue sous ses doigts, des conversations mystérieuses avec les grands compositeurs de toutes les nationalités. Le langage pur de la pensée, la langue universelle que toute oreille même celles des chats peut comprendre.

Les chauves-souris, entrées par il ne savait où, tournait autour de sa tête lui permettant de confondre l'air qu'elles déplaçaient avec les taquineries d'un fantôme familial.

Quiconque avait passé cinq minutes dans cette église la nuit en était ressorti effrayé en affirmant qu'elle était hantée. Et plus que tout autre, l'organiste en était convaincu.

Au moins un fantôme venait la plupart des soirs l'écouter jouer, allant jusqu'à lui tourner aimablement les feuilles de son cahier de musique. D'autres soirs le fantôme se faisait taquin, lui jouait dans les cheveux, lui chatouillait les oreilles, ou les lui pinçait malicieusement s'il avait le malheur de faire une fausse note.

Mais l'organiste aurait été bien plus effrayé par un voleur qui serait entré, que par ce fantôme amical. Tout ce qu'il se demandait, c'est qui était ce fantôme et pourquoi demeurait-il dans cette église que personne à part lui, qui n'en avait même pas peur, ne visitait le soir. Est-ce que la mission des fantômes n'est pas de faire peur?

L'organiste n'étant pas né dans ce village où chacun connaissait chacun et sa généalogie, il devint curieux de connaître l'histoire de ce village afin de découvrir l'identité possible du fantôme qui hantait l'église. Il s'informa d'abord auprès des plus vieilles personnes qui y vivaient encore. La plupart d'entre elles avaient perdu la mémoire ou bien ne voulaient pas se rappeler. Elles prétendaient que l'église n'était pas hantée, que seuls les courants d'air et les chauves-souris avaient pu faire croire une chose aussi invraisemblable. Dans les villages on aime bien s'inventer des superstitions, ajoutaient-elles, convaincues... ou voulant convaincre.

L'organiste allait abandonner ses recherches et décider que son fantôme demeurerait anonyme lorsqu'il découvrit à la bibliothèque locale un vieux livre. Ce livre relatait l'histoire du village à partir de ses débuts. Il y avait là plein de superstitions. Des histoires à faire frémir. Il découvrait que les gens les plus simples débordent d'imagination. Le Diable y apparaissait comme un personnage de premier plan pour créer des embarras lors de la construction de l'église.

Mais les aventures du Diable n'intéressaient pas l'organiste. Il savait qu'on retrouvait le même scénario dans l'histoire de beaucoup de vieux villages. Il allait abandonner la lecture du livre quand une anecdote attira son attention. On y racontait qu'une toute jeune fille avait accouché un jour dans le jubé de l'église. Affolée de devoir révéler à ses parents la faute commise, elle avait abandonné le bébé en le cachant derrière l'orgue. Elle croyait, avoua-t-elle plus tard, qu'il serait plus en sécurité là, avec tous les saints accrochés aux murs, que dans le monde où on méprisait les enfants illégitimes. On avait découvert le cadavre du bébé deux semaines plus tard. C'était une petite fille...

L'organiste sourit : donc son fantôme était un tout petit fantôme. Voilà pourquoi il n'était pas malin. À partir de ce jour à la fin de sa pratique le soir il lui jouait une berceuse...

Quelques années plus tard, on démolit cette église. Elle était devenue trop grande pour le nombre de pratiquants qui déclinait d'année en année. Surtout le coût du chauffage en hiver de cette église de pierres ne pouvait plus être assumé par la paroisse. Sur son emplacement on construisit un centre commercial où un piano permit à l'organiste de distraire désormais les clients plutôt que les fantômes. Mais un jour, passant dans la ville où se trouvait l'église qui avait racheté son orgue, il demanda la permission d'en jouer un moment. On lui permit de venir le soir même quand l'église serait déserte.

L'organiste était ravi de retrouver le plaisir de toucher cet orgue magnifique... mais à peine eut-il effleuré de ses doigts le clavier qu'il sentit aussitôt qu'on lui chatouillait les oreilles, qu'on jouait dans ses cheveux... et les pages de son cahier se mirent à tourner toutes seules et toujours au bon endroit.

L'organiste sourit. Ce petit fantôme-là était si attaché à cet orgue, qu'il le suivait partout dans les églises... alors comme autrefois avant de le quitter il lui joua une berceuse...

Editions Humanitas - 2007
ISBN 978-2-89396-294-8